

Notre île, ton île, mon île

une installation video corps-danse-paysage
Sophie Laly

Sylvain Prunenec, chorégraphe et danseur entame entre avril et octobre 2019 une traversée en solitaire par voie terrestre (pied, train, bus ou bateau) du continent eurasiatique, et ce depuis la pointe du Raz en Bretagne jusqu'à l'île de Sakhaline en Russie extrême-orientale, avec comme ligne guide le 48^e parallèle nord.

Lorsque Sylvain Prunenec m'invite à participer à ce projet in situ : *48^eème parallèle, chorégraphies pour longues distances*, un voyage ponctué de marches et de moments de danse dans l'espace public, je réalise que je n'ai encore jamais pensé et construit des images avec un danseur dans le paysage à cette échelle ; celle d'un continent.

Je le rejoins donc avec une caméra, mon appareil photo et mon téléphone. Je ne sais rien de ce que nous allons produire. Nous inventons et découvrons tout sur place. C'est un travail empirique, nous testons des situations qui travaillent le rapport du corps avec le paysage. Et pour ce faire, nous inventons effectivement un personnage, une figure, qui n'a pas de visage. Et je filme le plus souvent de loin pour embrasser le paysage et le mouvement que le danseur opère dans le cadre. Je suis seule moi aussi. Parfois, je le hèle, je lui crie mes directions.

Je le rejoins à trois reprises, le reste du temps Sylvain est seul et ce pendant les cinq mois de ce voyage. C'est un danseur-voyageur solitaire. Et je suis avec lui, à côté de lui, à côté de cette solitude. C'est aussi elle que j'ai filmé, et ça je vais le comprendre en re-visionnant les images après le voyage.

Je me rends aussi très vite compte que ce qui m'importe dans ce projet est la globalité de la traversée. Ce mouvement de 12000 kilomètres par moyen terrestre et maritime, son incongruité, sa poésie, son absurdité aussi.

Attiré par la musicalité du nom de cette ville : Komsomolsk-sur-Amour, est très vite devenu pour Sylvain, un fantasme, un endroit rêvé, et un détour incontournable. C'est à ce moment-là que je le rejoins pour débiter la dernière partie de son périple.

La ville est située sur la rive gauche du fleuve Amour,

le quatrième plus grand fleuve d'Asie. C'est une ville très récente, fondée en 1932 par l'élan du Komsomol (jeunesse communiste), avec de grandes ambitions industrielles : la métallurgie, la construction mécanique, la construction navale, et l'aéronautique deviennent le cœur de l'activité de cette grande ville prête à accueillir un million d'habitants et qui décline depuis la chute de l'URSS.

Le 10 septembre 2019, l'Amour est déchaîné et sort ardemment de son lit. Komsomolsk est inondée. Voilà cinq ans que cela n'était pas arrivé. Le calme est revenu au moment de notre arrivée. Cinq jours durant, nous entendons et voyons les pompes à eau tenter de vider les caves mais tout cela en vain.

Un matin nous nous levons aux aurores pour voir à quoi ressemble cette ville à l'heure d'aller travailler. Nous marchons jusqu'à la lisière de la ville. Avec tout cet Amour qui a débordé, nous constatons que les limites mêmes de Komsomolsk deviennent floues car, sous les eaux, la ville et ses alentours sont dénaturés.

Nous nous aventurons sur un petit chemin qui nous mène face à une étendue d'eau à perte de vue, où seuls quelques arbres épars semblent ancrés dans le sol. Non loin une île est apparue.

Je chantonne à Sylvain la chanson de Jeanne Moreau *Notre île, ton île, mon île*, et je lui dis : « voilà c'est là ».

Cette île, plus longue que large, est tout de suite une image. Celle d'un continent en soi, j'y vois une métaphore de la traversée entreprise par le danseur-voyageur. Un bout de terre qui devient dès lors une représentation du continent tout entier traversé.

Je propose à Sylvain de s'y rendre, et de traverser cet îlot de terre émergent et accidenté (bosses, racines, trous d'eau, etc.) et d'improviser sur celui-ci.

La lumière du matin dans le gris de l'été, l'eau étale comme un miroir d'eau. Il est une silhouette qui se double, qui erre, qui trébuche et traverse.

Au-delà de cette solitude, cette danse solitaire, c'est cela que je souhaiterais montrer dans ce projet : le mouvement qui préside aux choses que l'on traverse, car ce qui m'importe le plus n'est pas tant l'arrivée, le point final, mais comment l'on s'y rend.

LE DISPOSITIF

Au 2/3 du parcours j'ai eu une révélation. Cette langue de terre émergent des eaux m'est apparue comme une île, un continent à part entière qui venait contre-balancer toutes les images que je réalisais avec mon complice ou à son insu. Ces dernières incarnent le mouvement du voyage, de la traversée, évoquent l'intimité de la marche, alors que cette île, trop petite pour lui devient la métaphore du territoire à conquérir.

Mettre en conversation cette île et toutes les autres images revient pour moi à creuser le visible et à dépasser l'image. Rendre compte du moment d'immersion dans lequel nous sommes dans le paysage et le moment où le paysage est en nous. Avec *Notre île, ton île, mon île*. J'aimerais faire état de l'expérience, et des potentialités de l'espace où nous nous trouvons quand les choses arrivent.

En formulant ce projet d'installation, j'ai pensé au film *Les saisons* d'Artavazd Pelechian où l'on voit des paysans qui inlassablement dévalent des montagnes, des torrents ou des champs de neige, avec ou sans leurs moutons, sur une musique de Vivaldi. Un film où il semble davantage vouloir exprimer le mouvement de la vie plus que la vie des paysans elle-même.